

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Number 62, Summer 2000

Hommage à Sylvaine Tremblay

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4207ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2000). Review of [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (62), 81–98.

La ligne claire

Claire Martin, *Toute la vie*, Québec, L'instant même, 1999, 120 p., 16,95 \$.

Grâce à *Avec ou sans amour*, qui marqua en 1958 son entrée en littérature, grâce surtout à *Doux-amer* et aux deux tomes, publiés en 1965 et en 1966, de *Dans un gant de fer*, Claire Martin était considérée, dans les années 1960, comme l'une des voix importantes des lettres québécoises. La dame nous donna sept-huit livres puis choisit, après *La petite fille lit* paru en 1973 (aux Éditions de l'Université d'Ottawa), de se taire. Ou, en tout cas, de ne plus se consacrer à l'écriture que très épisodiquement. *Toute la vie* constitue donc un retour que le dynamique éditeur de Québec a voulu souligner en grande pompe.

Mais l'écrivaine maintenant octogénaire nous convie en fait à un faux retour. Des treize textes présentés ici, seulement quatre, en effet, sont des inédits, et ont été écrits en 1998 ; la plupart des autres nouvelles ont été publiées dans des revues entre 1959 et 1973. Gilles Dorion, professeur de littérature à l'Université Laval, souhaitait qu'ils fussent rassemblés dans un livre. *Toute la vie* est donc loin de proposer une production récente et, en affirmant, en quatrième de couverture, que « Claire Martin renoue avec les textes brefs, genre qui l'avait lancée, avec combien d'éclat, dans la carrière littéraire », l'éditeur joue sur les mots et exagère la portée du recueil.

Les textes datent, et sont datés. Une nouvelle comme « Un homme » — publiée en 1961 dans le *Magazine Maclean* — illustre bien l'ensemble. Elle s'appelle Eulalie et subit le joug de sa mère conservatrice au possible qui s'appelle, elle, M^{me} Saint-Ange. Pour cette dernière, déçue par le mariage et aigrie davantage encore par le veuvage, l'homme représente forcément « la saleté » et « l'abjection ». Mais Eulalie s'enfuira avec Gaston et l'épousera.

« Quelquefois, en se promenant, ils aperçoivent M^{me} Saint-Ange. Du plus loin qu'elle la voit, Eulalie se suspend au bras de Gaston, lui parle sous le nez. Elle est sans cesse enceinte et son gros ventre impudique remue sous la robe douteuse. »

Claire Martin n'est pas mauvaise nouvellière, qui s'avère être une spécialiste de l'ellipse et de l'ironie feutrée. C'est ainsi qu'au moyen de phrases courtes et précises elle cerne des existences ordinaires, campe des personnages simples, et dévoile en un tour de main les ratés qui défont ces trajectoires qu'on eût cru lisses et paisibles. Dans « Paris-Montréal », une femme mûre se croit indispensable à sa fille de vingt ans ; dans « Le risque d'être dupe », une autre femme attend vainement son amant marié ; dans « Histoire enveloppée », la belle et ambitieuse Augustine devient la secrétaire, puis la maîtresse d'un homme politique... Tous ces textes racontent, en quelques pages concises agrémentées d'un humour allègre et traversées par une joie malicieuse, des petites vies qui se désagrègent.

Mais elles ont, ces vies, un parfum curieusement suranné, même si Augustine, dans son bureau, « avait à son usage tout un arsenal d'outils modernes à faire rêver, des appareils téléphoniques dont on tirait des opérations miraculeuses, des fax, des imprimantes, et que d'autres choses ! » Modernité plaquée, factice, évoquée par le biais d'une technologie folklorique. Les femmes présentées ici sont au contraire figées dans les rôles traditionnels de mère, de fille, de maîtresse, de secrétaire. Figures de subalternes : ces femmes immanquablement flouées — et l'échec est subi, à une ou deux exceptions près, par des personnages féminins — se situent après *Bonheur d'occasion* et avant le féminisme. Claire Martin parle d'un monde révolu, qui trouve peu de résonance aujourd'hui, et cela tient justement à sa façon d'en parler. Elle a privilégié le mode léger, superficiel ; dès lors ses anecdotes résistent mal au temps.

Elle n'est pas mauvaise nouvellière, Claire Martin. Seulement ses textes, aussi finement écrits fussent-ils, n'atteignent pas la densité des récits pérennes. *Toute une vie* montre en somme que trop de limpidité, trop de luminosité peuvent nuire. À cet

univers en demi-teintes que dépeint l'écrivaine, il manque peut-être une nécessaire et salutaire part d'ombre.

Francine Bordeleau

L'étrangeté du quotidien

Alain Roy, *Le grand respir*, Montréal, Boréal, 1999, 210 p., 22,50 \$.

Alain Roy n'a jusqu'ici que peu publié. Mais l'écrivain est encore fort jeune — il est né en 1965 — et affiche un parcours exemplaire. Après un baccalauréat en littérature française et québécoise décroché à l'Université McGill, une maîtrise en écriture littéraire l'a conduit à la publication, en 1990, de *Quoi mettre dans sa valise ?*, son premier recueil de nouvelles (paru au Boréal). De 1993 à 1998, il est membre du comité de rédaction de la revue *Liberté*, pour laquelle il écrit plusieurs textes, et en 1996 il termine un doctorat sur Guy de Maupassant. *Le grand respir* évoque ces études sur l'auteur de *Bel-Ami* et du *Horla* dans une nouvelle intitulée « Le repas » : le narrateur, un thésard désespéré, y rencontre le sujet de sa thèse qui n'est nul autre, on s'en doute, que Maupassant...

Cette nouvelle pleine d'humour et un brin fantastique apparaît à la fin d'un recueil qui semble divisé, par ses thèmes et son ton, en deux parties bien distinctes. Les premiers textes renvoient à un univers que n'aurait certes pas renié Kafka. « Les champions de jeûne », qui ouvre le recueil, se situe du reste à Prague, où un couple décide de passer Noël. Ce texte rend à merveille le climat d'étouffante absurdité décrit dans l'œuvre du grand écrivain tchèque, et s'avère sans aucun doute le plus réussi du recueil. Dès le départ, alors que les protagonistes cherchent une auberge, en cette nuit du 23 décembre, « dans le village frontalier de W*** » — car, d'expliquer le narrateur, « il nous semblait préférable d'attendre la lumière du jour avant de nous introduire dans le pays de Kafka » —, une angoisse, une peur diffuse, un

mystère s'installent. Encore un peu et on croirait qu'à la faveur des fêtes de fin d'année, les Pragoï ont ourdi un complot pour que les touristes meurent de faim !

L'étrangeté prendra un tour comique dans « Divorce », la nouvelle suivante. Le début n'annonce pourtant nullement la drôlerie. Installé au café avant un rendez-vous chez l'avocate avec sa future ex-femme, le narrateur est sûr de connaître la serveuse. « Je ne pouvais dire où, ni quand, mais une chose était sûre : nous nous étions déjà vus. » Où ? quand ? On ne saura jamais : fille et réminiscence sont curieusement laissées en plan tandis que le narrateur court vaquer à son affaire de divorce. Affaire que dédramatisera le surgissement, dans la salle d'attente de l'avocate, d'« une grosse femme rouge », mi-ange mi-clown. « Cette femme ne se montrait pas par hasard. Cette femme savait des choses, des choses importantes, des choses qui touchaient aux causes mêmes de notre échec. »

La serveuse, pour sa part, demeurera donc une présence énigmatique, et son rôle dans l'histoire ne sera pas élucidé. Mais Alain Roy se plaît justement à ne pas tout dire, à ne pas tout expliquer. Ainsi de Maurice, le propriétaire du studio de photographie de « Souriez, s'il vous plaît ». Les séances de pose, chez lui, sont interminables : il force ses clients à se coiffer, à se raser, il leur impose la cravate, le veston... À la fin de ce calvaire, la physionomie du narrateur « suggérait un curieux mélange de peur et de méchanceté. [...] Cet homme paraissait sortir d'un violent combat. » Maurice a-t-il le pouvoir de révéler sur la pellicule le vrai visage des malheureux quidams qui passent sa porte ? À moins que ce ne soit tout simplement son attitude aberrante qui énerve et enlaidit ses clients. Dans « La cabane dans les arbres », deux jeunes garçons sortent, au beau milieu de la nuit, pour dérober un peu du bois qui traîne sur un chantier. En même temps ils observent le voisinage : madame Savard qui rentre subrepticement chez elle, le distingué monsieur Donaldson qui bat sa femme... On pressent tragédie plus grave encore, mais on restera dans l'expectative. La nouvelle, chez Alain Roy, semble en somme une façon de suspendre la narration et de cultiver l'insolite.

Cet insolite naît des situations les plus banales : un homme courra à sa perte à cause d'un yucca, un autre s'alourdit de tout le poids du monde, un troisième perd l'amour de sa vie sur un battement de paupières... La vie n'est pas triste : elle est absurde et insensée. Voilà l'enseignement que prodiguent ces douze textes hélas inégaux. *Le grand respir* glisse parfois sur la pente de la légèreté, et certaines nouvelles manquent de substance. Alain Roy possède cependant d'indéniables qualités : son écriture directe, sa maîtrise de la structure novellistique, son ironie, son aptitude à désarçonner le lecteur attestent déjà de la voix originale de ce jeune nouvellier. Il lui reste à peaufiner ces talents.

Francine Bordeleau

L'éternité du deuil

Diane-Monique Daviau, *Ma mère et Gainsbourg*, Québec, L'Instant même, 1999, 192 p., 19,95 \$.

« **C**'est très dur de perdre sa mère quand on n'a pas été proches. Très dur de perdre sa mère quand on ne l'a pas eue. » Ce constat délivré par la narratrice est sans doute le grand leitmotiv du récit de Diane-Monique Daviau. L'écrivaine a momentanément délaissé la nouvelle — on se souvient par exemple de *La vie passe comme une étoile filante : faites un vœu*, publié à L'Instant même en 1993 — pour se consacrer à cette matière extrêmement intime que sont les relations entre une mère et sa fille. Ces relations ne furent pas des plus harmonieuses. « Depuis que ma mère est décédée, j'ai essayé plus que jamais de comprendre pourquoi l'amour n'avait pas été possible entre nous », insiste encore la narratrice. Celle-ci parlera même de « l'inamour » maternel...

Il y a vingt ans, les femmes qui écrivaient sur la figure maternelle le faisaient à leurs risques et périls. Pour tout dire, il n'était pas bien vu de s'attaquer à la mère. Mais, au cours de la dernière décennie, le sujet semble être devenu moins tabou. Ni

ange ni bête, ni forcément victime, ni nécessairement responsable des maux de ses filles, la mère se voit plutôt redonner, par les écrivaines, sa part d'humanité.

C'est un peu dans cette mouvance que se situe Diane-Monique Daviau. La mère, donc, est morte. Il faudra quelque temps avant que sa fille ne puisse recommencer à écrire : « Écrire pour libérer, pour exorciser, non. Surtout pas ça. [...] Alors, peu à peu, c'est toute l'écriture qui s'est refusée, l'écriture de tout, parce que ça et le reste faisaient partie d'un *même* tout. » Puis on s'y remet, ne serait-ce que parce qu'il faut bien continuer à vivre. Dès lors s'impose un texte qui constituera l'adieu à la mère.

Les souvenirs affluent. Le plus souvent, la mère paraît manipulatrice, acariâtre, intolérante. Insatisfaite. Anxieuse. N'admet aucune contradiction. Se plaint d'être incomprise et souffre de mille maladies. Voilà une femme qui semble avoir continuellement maille à partir avec la vie. Vient un jour où sa fille ne la supporte plus et profite d'un Noël particulièrement gâché pour rompre les ponts. Quelque temps après, soit le premier dimanche de mars, la mère meurt...

C'est aussi le premier dimanche de mars que deux ans auparavant s'éteignait Serge Gainsbourg. La mère et Gainsbourg : ces deux-là n'avaient vraiment rien en commun, il faut d'ailleurs imaginer la première vouant le second aux gémonies. La narratrice ne peut pourtant s'empêcher de les fixer dans la même image, ces deux-là s'imposent ensemble, « pacifiés » par la mort.

Et c'est bien, justement, le désir de voir sa mère enfin pacifiée qui anime la narratrice. Certes, elle n'échappe pas à la culpabilité, au remords, à la tentation de réécrire l'histoire intime. Son récit fragmenté, dont cette revue-ci et *Le Sabord* ont déjà publié des extraits, outrepassé cependant ces états premiers du deuil pour dénouer patiemment — et, d'une certaine façon, amoureux — les fils d'une relation qui ne fut guère sereine. L'écriture pudique et grave de Diane-Monique Daviau appelle en fait à une réconciliation avec cette mère qui, de son vivant, s'est toujours montrée inaccessible. Il n'y a pas, ici, de règlement de comptes : *Ma mère et Gainsbourg* dit plutôt la douleur d'une

femme qui sait qu'on reste à jamais inconsolable de la perte de celle qui vous a mise au monde.

Francine Bordeleau

Crimes, délits, perversions

Hugues Corriveau, *Le ramasseur de souffle*, Québec, L'instant même, 1999, 120 p., 14,95 \$.

Écrivain prolifique, Hugues Corriveau s'adonne au roman, à la poésie, à l'essai et, bien entendu, à la nouvelle. *Autour des gares*, son premier recueil, remportait en 1991 le prix Adrienne-Choquette. Les cent textes du livre révélaient un nouvellier ludique, habile et singulier. À lire maintenant *Le ramasseur de souffle*, son quatrième recueil, on ne peut que constater combien l'écriture de Corriveau a évolué, s'est raffinée de titre en titre. Avec ces nouvelles-ci, l'écrivain témoigne d'une maîtrise presque parfaite du genre bref et atteint une manière de sommet — un sommet que sans doute le prochain recueil dépassera encore, pour peu que l'inspiration se maintienne.

Le ramasseur de souffle se compose de quinze textes divisés en cinq parties. Le héros de la nouvelle éponyme, qui apparaît à mi-parcours, indique bien quelle matière est exploitée ici. Ce personnage — un ancien directeur de banque tombé dans une misère absolue — « collectionne les contenants vides, [...] amasse les vases insolites ». Il existe, on en conviendra, des passe-temps plus saugrenus. Sauf que dans ces vases, l'homme entend « conserver son propre souffle, l'essentiel de sa propre vie [...] son énergie vitale et transparente » ! *Ce ramasseur de souffle* se consacre entièrement à son obsession, et c'est bien d'obsessions, de passions délirantes, de manies, voire de monomanies que nous entretenons tout du long Corriveau.

Les quinze nouvelles nous mettent face à autant de figures pathétiques en proie à leur — à un seul et unique — démon. Pour Ubald, c'est la nourriture. Mais ce boulimique appartient à

une espèce inusitée : celle, nulle part répertoriée, des esthètes, des outremangeurs qui cuisinent les recettes des plus grands chefs et se gavent de « saumon mi-cuit en terrine et lait fumé de Guy Martin du Grand Véfour », de « persillé de homard à la gelée de caviar de la Tour d'Argent », de « filets de canard au gingembre et aux épices de Louis Grondard de chez Drouant »... La boulimie d'Ubalde se devait d'avoir un écho inversé : ce sera l'anorexie d'Eulalie, Eulalie qui aujourd'hui célèbre la mort du père incestueux en découpant en une infinité de rondelles un maigre radis.

Fille violée, femme battue, tueur fasciné par les tableaux, suicidés en tous genres se bousculent. La psyché de ces (mono)maniaques est forcément la proie du désordre et leur destinée, marquée par la tragédie, se clôt généralement sur une mort brutale. Mais Corriveau n'est pas un écrivain tourmenté. Contrant les fébriles investigations identitaires, le psychologisme lourd, le pathos insistant, il développe pour ses histoires de cas une écriture ronde et sensuelle, souvent goguenarde. Et souvent superbe. Entre l'écriture et son sujet se crée ainsi une coïncidence rare. Il n'est que de lire, par exemple, ce texte intitulé « La maison close », dans lequel un homme cherche — et trouve — un lieu où s'anéantir de jouissance et d'abjection : les odeurs, les soubresauts du corps, les sensations, les matières sont ici rendus avec une véracité troublante.

Il n'est que de lire encore, dans « Le linge de Véronique », l'obsession de celle qui « un jour prit conscience de la portée de son prénom » et se mit à faire comme « sa sainte chérie qui possédait à la fois la compassion et le goût des reliques » (la légende chrétienne veut que Véronique ait essuyé le visage du Christ lors de la montée au Calvaire). D'une rencontre érotique entre cette jeune femme et un Noir, Corriveau se livre à une allégorie des couleurs où toutes les nuances du sombre se mêlent au rose de la chair ; la scansion de l'écriture, tour à tour langoureuse et hâletante, épouse le rythme des corps...

Mais dans cette quinzième nouvelle comme dans toutes celles qui l'ont précédée, il n'y a guère de place, en réalité, pour une quelconque rencontre avec l'autre : la monomanie est un plaisir

intensément solitaire, ce que Hugues Corriveau nous démontre avec style et panache. Et ces quinze moments de passion dévorante deviennent, par la grâce d'une écriture jubilatoire et délicatement perverse, quinze moments de délice.

Francine Bordeleau

Question de posture

Suzanne Marcil, *Vestiges* (récit avec des œuvres de l'auteure), Québec, Les Heures bleues, 1999, 80 p.

L'ouvrage consiste en un récit entrecoupé de dessins de l'auteure, Suzanne Marcil. Les publications des Heures bleues sont chapeautées par les éditeurs de L'instant même et des 400 coups : un autre ouvrage de Marcil, *Les maux*, paru en 1997, y figure. Entretenu pendant quatre-vingts pages dans *Vestiges*, le malheur d'une vieille placée dans un mouroir « de luxe » fait l'histoire soufflée par la petite-fille narratrice. Désolant, presque, choquant, un peu plus, à cause des images de la grand-mère tantôt dépoitraillée, tantôt exhibant un cul plissé. Et ça interpelle dans la mesure où l'on a tous déjà eu affaire avec l'incontinence d'un patriarce humilié ou la sénilité qui oublie les pudeurs. C'est peut-être justement l'inadéquation des images à ce que révèle la narratrice de la grand-mère en bonne santé qui d'abord, puisse-t-elle même suggérer autre chose comme un simple pathétisme, irrite. Car le texte n'échappe pas à un ton moralisateur que le point de vue adopté par l'écrivaine invite à suspecter d'égotisme éthique.

En fait, le registre de la réprobation habituel au contexte de l'asile de vieillards fustige les coupables avec une force centrifuge dont le centre d'élocution est évidemment la narratrice. Le blâme pèse sur la mère, la « grande prêtresse », et la « sœur sorcière », le « grand-père terrible » aussi ; le discours écorche en passant la figure de l'infirmier en lui prêtant indirectement cette réflexion : « [...] il [l'infirmier] en connaît plein de vieilles

connasses à canne et à prothèse dentaire.» (p. 57). Autour du personnage d'Annette, la narratrice construit un système exclusif où la vieillesse de l'une nourrit l'éveil de la seconde, seule à entretenir la moribonde qui, de l'asile à la mort, aura laissé sa trace dans l'écrit-simulacre de celle-ci : « Et je ferai savoir au monde entier qu'il y a eu ici-bas quelqu'un d'exceptionnel. La fabuleuse Annette B. » (p. 78) Une telle conclusion est l'exact envers de l'altruisme et dissimule l'intention du discours qui se gonfle dans son imperméabilité aux reproches qu'il lance.

La stratégie se pare d'ailleurs d'une élégance poétique artificieuse et incapable d'innovations. Les procédés reviennent, sollicitant à outrance le zeugme sémantique (coordonner le concret à l'abstrait : « J'ai pas envie de retourner chez moi avec l'ennui qui se traîne les pieds », p. 14 ; « *L'absurdité de la vie lui est sortie par les yeux, a glissé sur le plancher et l'a fait tomber* », en italique dans le texte, p. 39 ; « [...] une étrangère cache un malheur sous son chapeau blanc », p. 53) ou, pis encore lorsque répétée, l'élaboration autour d'un cliché d'une variable stylistique (« Je marche pour perdre mon temps, « *Time is money* », et je me paie le luxe de le gaspiller. », p. 11-12 ; « C'est pour son bien qu'on lui fait autant de mal... », p. 19). La platitude de Marcil frustre tout autant que son désir de bonté, et son « vouloir-faire » poétique se devine comme la mise en acte d'une prescience hautaine. Certains jeunes écrivains commettent ce type de composition au cours de leur premier bégaiement : on ne les publierait jamais par contre.

Nicolas Tremblay

Aperçu d'une littérature voisine

Nicole Côté (comp. et trad. de l'anglais par), *Nouvelles du Canada anglais*, Québec, L'instant même, 1999, 272 p.

C

ertes, voilà un bel et pertinent ouvrage, en format poche de surcroît. Fait à la manière d'autres concoctés par le

même éditeur et qui présentent des anthologies de nouvelles tantôt irlandaises, tantôt françaises du XVII^e siècle. L'objectif de ces projets semble bien de réunir sous une couverture des nouvelliers peu ou prou connus du lectorat québécois. Et en cela, *Nouvelles du Canada anglais* relève sans aucun doute le défi de dresser un panorama de plus d'un demi-siècle (1939-1994) d'une production littéraire canado-anglaise, dont la majorité se trouve d'ailleurs traduite pour la première fois en français. À en croire cette nouveauté, j'ose avancer que la mienne ignorance de ce corpus tient d'un manque qui dépasse ma personne et que nous avons donc là un livre tombant pile pour plusieurs.

La liste des auteurs retenus par Côté est longue, douze en tout la composent, et il serait difficile d'établir comme le faisait pourtant Malavoy-Racine dans *Voir Montréal* un rapport formel entre les œuvres ou, encore, de parler de la représentativité de l'échantillon ici colligé. Enfin, les néophytes comme moi peuvent momentanément se rapporter aux paroles du préfacier, en l'occurrence Nicole Côté, qui décrivent sommairement le contexte sociohistorique entourant les nouvelles et leurs auteurs. Elle y parle du genre de la nouvelle tel que pratiqué là-bas comme une littérature auparavant annexée aux littératures anglaise et étatsunienne et qui depuis la fin du siècle dernier confère, par une pratique renouvelée, à l'histoire courte une identité propre et affranchie. L'anthologie serait donc la preuve, sinon la trace, de l'évolution d'une écriture nationale. Une biobibliographie accompagne aussi chaque nouvelle de l'anthologie; on y constate, entre autres, que la plupart des écrivains du recueil ont été largement primés au Canada anglais. Ils portent le nom de : C. Adderson, S. Birdsell, M. Engel, M. Gallant, J. Hodgins, J. Marshall, J. Reaney, L. Rooke, S. Ross, A. Thomas, J. Urquhart et E. Wilson.

Sans en contredire toute la teneur, il est important de préciser que l'expression «la création d'un nouvel espace discursif» formulée dès les premières lignes de la préface apparaît quelque peu pompeuse et hyperbolique vu la sélection, à tout le moins, des nouvelles consacrées à l'anthologie. On ne saurait partager

un tel enthousiasme et convenir avec la traductrice d'une structure spécifique canado-anglaise de la nouvelle. C'est trop dire avec trop peu : le merveilleux de l'assertion a gommé l'introduction. Par contre, il est possible de reconnaître, à l'instar du Québec post-terroir, le même effort artistique, la même volonté de sortir d'un similaire carcan intellectuel. À cet égard, la plus ancienne nouvelle de l'ouvrage, « La porte peinte » de Sinclair Ross, aux prises avec les résidus archaïques d'une rusticité par trop moralisatrice, annonce une modification des mœurs d'une civilisation s'urbanisant. « La Brute » de James Reaney raconte l'histoire d'un garçon dont le père est un piètre cultivateur, et qui veut s'instruire pour devenir instituteur. Embêté par une brute à l'école, le garçon dénué d'intelligence quittera l'institution et regagnera la ferme. La chute de la nouvelle, jusque-là plutôt « classique », étonnera par l'aspect onirique inattendu qu'elle suggère. Probablement qu'avec Reaney, et d'autres du même acabit, s'amorce un nouveau courant où les contraintes d'antan n'encadrent plus la littérature : la chute n'étant plus une morale dramatisée ou métaphorique mais une envolée lyrique et poétique.

D'autres thèmes récurrents se profilent dans l'anthologie, de manière assez évidente d'ailleurs. Le couple en est certainement le principal fond, son corrélat immédiat, la famille, en faisant tout autant partie. Abordé selon des angles divers, le thème n'échappe pas toujours à une dose soporifique qui lui sied bien, mais à ceux auxquels la tangente féministe ne pèse pas, la nouvelle d'Audrey Thomas, « Jour de la boucherie de l'État », est recommandée. Celle de Léon Rooke, « La fille unique », dont le personnage trouble d'une jeune fille qui porte les vêtements de sa mère décédée et qui s'en va rejoindre un père inconnu suit un parcours aux aléas bizarres, au paysage terne et inquiétant, compose, selon moi, la trouvaille de ce recueil. Car, entre ce que la voix narrative révèle, souvent jusque dans les plus infimes détails de la fatigue du corps et des blessures qui le tenaillent, et la filtration discrète des informations sur le passé de l'enfant, se joue subtilement une grande intensité mais tamise : le mystère de-

meure et il y gagne. Et pour le reste, certaines nouvelles élisent domicile ailleurs, parfois en Égypte, parfois en Italie.

Bref, l'ensemble des textes traduits laisse quand même une bonne impression du type de nouvelle pratiqué au Canada anglais. Pour ma part, hésitant entre la dénomination « objet de curiosité » et « ouvrage didactique », je juge l'anthologie surtout valable pour son intention, à laquelle elle répond amplement. Je n'en espère que d'autres encore, peut-être moins vastes et plus complètes toutefois.

Nicolas Tremblay

États de crises

Michel Dufour, *Les chemins contraires*, Québec, L'instant même, 1999, 158 p., 18,95 \$.

Professeur de littérature depuis presque quinze ans, Michel Dufour a déjà publié trois recueils de nouvelles, entre 1989 et 1995. Dans sa plus récente parution intitulée *Les chemins contraires*, il présente des récits brefs et incisifs, dont les points de vue réalistes s'apparentent à une certaine forme de dérision. Il décortique les faits et gestes de personnages malmenés par l'existence, des écorchés vifs aux réactions souvent démesurées.

Victimes de situations qu'ils n'ont pas choisies, ils agissent par faiblesse ou par obligation, avec l'impression de passer à côté de quelque chose d'essentiel. Absorbés par des sentiments d'abandon, d'exclusion, de culpabilité, d'étouffement, ils ne tiennent pas compte des émotions à fleur de peau, trop longtemps contenues.

Les désillusions suscitent donc de perpétuelles remises en question, de douloureuses prises de conscience, propres à éveiller des déséquilibres plutôt encombrants. Car dès que les blessures enfouies refont surface, le déversement des ressentiments accumulés s'amplifie. À quoi bon maintenir un semblant de savoir-vivre quand l'image projetée, qui devrait correspondre à la normalité, se rapproche davantage d'une fuite maintes fois recommencée ?

Si l'enfance procure quelquefois d'agréables réminiscences, elle ne suffit pas à atténuer le poids accablant d'un présent peu enviable. Les désirs non comblés deviennent alors des prétextes à l'errance, à l'enlissement, à l'effondrement, là où les sensations refoulées, susceptibles d'ébranler des convictions sans véritable fondement, s'ouvrent sur des fêlures insoupçonnées; tandis que surgissent les conflits, les façades s'effritent et les masques tombent, donnant toute latitude à un chaos intérieur qui se prête bien à l'épanchement.

Ainsi, les retours en arrière, happés par les regrets, évoquent des moments uniques de bonheur intense mais éphémère que la mémoire n'effacera jamais (« Télévisuel », « Satisfaction »); l'analyse circonstancielle d'un suicide prémédité (« L'inconsolable »), l'impact désastreux d'un silence volontaire (« Témoin muet »), d'une amitié dissoute (« Tu vas me manquer »), d'un accès de folie (« On est venu chercher », « Les planètes »), de dérives sentimentales déplorables (« Son manège », « Contrecœur », « Deux ans et des servitudes »), d'un traumatisme catastrophique (« Le feu et l'eau »), d'une violence latente (« Derrière les barreaux »), autant d'éléments dévastateurs, porteurs de gâchis pourtant prévisibles qui ne constituent rien d'autre qu'une longue plainte faite de déchirements, de ruptures et de trahisons, laissant un goût amer de défaite. Que retirer de cet ensemble de détériorations, sinon la certitude d'horizons limités, de revers pathétiques, de mensonges éhontés ?

De nature factuelle, ces esquisses aux clins d'œil cyniques révèlent des états d'âme enchevêtrés et perturbés, sans possibilité d'apaisement. Utilisant différentes techniques narratives, Michel Dufour parvient à saisir des instants fragmentés et à les rendre désespérément vivants, avec la vulnérabilité comme toile de fond. Décrits avec justesse, les portraits tracés s'avèrent être des amorces au désenchantement, des présages à une succession de désordres, de déceptions et de frustrations, dont personne ne sort indemne. Ne sommes-nous pas tous, pauvres humains, contraints à subir de continuels ballottements ?

Marie-Josée Rinfret

Ivresse troublante

Pierre Yergeau, *Du virtuel à la romance*, Québec, L'instant même, 1999, 98 p., 14,95 \$.

Vingt et une courtes nouvelles regroupées en trois parties aux titres évocateurs (« Le sermon de l'eau », (« Ce que dit la nuit »), (« Les castrats ») composent *Du virtuel à la romance*, un recueil de Pierre Yergeau qui étonne par ses aspects exubérants. Il met en scène des personnages étranges, évoluant dans un décor insolite, créant des ambiances chargées de surréalisme, et où la marginalité s'impose comme une évidence. C'est d'ailleurs autour de ce ballet irrévérencieux que prennent forme des événements d'une originalité souvent insolente.

La ville, théâtre de ces débordements inopportuns, ne se veut pas rassurante; animée par la présence envahissante de couleurs, elle personnifie aussi le déchaînement de pulsions incontrôlables. Alors que le désir de s'insurger pour se démarquer du commun des mortels domine, les modes de pensée explosent de toutes parts, rejetant du même coup les conventions sociales: tout ce qui va à l'encontre des principes établis encourage l'exploration d'une multitude de prouesses aux allures abusives, par le truchement de fantasmes répétitifs. Visions complètement éclatées, actions répréhensibles, moments d'égarement, voilà la révélation d'un monde dissolu, la manifestation d'un quotidien illusoire, où se côtoient rêves et réalités. « La vie était trop compliquée. Il valait mieux la rêver. » (p. 83)

Assurément, l'assujettissement n'a pas sa place parmi les situations inusitées décrites par l'auteur, puisque l'amoralité et la quête du pouvoir triomphent. Qu'il s'agisse d'une virée hallucinante (« La balade »: « Fleur appuya sur l'accélérateur. Il était emporté par le grognement du moteur. » p. 59), d'une réunion mondaine très particulière (« La bienfaitrice »: « Qu'il était merveilleux d'écrabouiller cette tendre chair, de laisser crépiter ces bulles qui éclataient. » p. 90) ou d'une proposition exhibitionniste (« La virevolte »: « Il saurait se gagner les faveurs du grand

monde.» p. 79), l'attention des personnages, détournée par des écarts de conduite, démontre un besoin pressant de dépassement : ce sont ... « des êtres préoccupés de leur propre destruction. » (p. 23) . Ils laissent donc le mouvement les mener là où tous les excès sont permis, à la recherche d'exultations délirantes, y compris la débauche et la perversion.

Si certaines attitudes traduisent une frénésie exacerbée, d'autres s'accrochent au jeu du charme et de la séduction, preuve que la vie offre une innombrable succession de spectacles, points de mire sans cesse renouvelés : impossible de s'en rassasier. Cette agitation continuelle, mêlée d'exaltation et de fureur, s'insère dans une dimension hors normes. Les contacts humains se veulent ainsi provocateurs quand des énergumènes se targuent de détenir une autorité à toute épreuve ; de brutaux affrontements marqués par des comportements impulsifs et des actes réprobateurs, accomplis avec détermination entraînent inévitablement des penchants destructeurs : ce choix délibéré promet une bonne dose d'excitation, teintée de sensations fortes : « Puce tapait dans la chair molle d'un air songeur. Il avait l'impression que les os s'égrenaient. Il lui écrabouillait la tête de ses poings. À chaque coup il se sentait mieux. » (p. 48)

Quatre citations de l'écrivain T. S. Eliot (tirées de *The Waste Land*) donnent l'impression de pénétrer dans un territoire interdit, où l'abolition des règles prend le dessus. La brièveté des récits incite donc à la découverte d'espaces sans frontières, empreints d'une atmosphère débridée. Les descriptions extravagantes de ce milieu incongru frôlant le paroxysme restituent toute la force d'un imaginaire déconcertant.

Marie-Josée Rinfret

Des regards audacieux, intenses et lucides

Claude Messier, *Traversées de nuit*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Rafales/nouvelles », 1999, 98 p., 14,95 \$.

Malgré le sévère handicap moteur qui l'empêche de se déplacer normalement et le condamne à vivre sur une civière, Claude Messier ne veut surtout pas s'apitoyer sur son sort (il souffre de dystonie musculaire); comblé par le bonheur de s'exprimer librement, il entretient avec l'écriture une relation passionnée.

Auteur de quatre pièces de théâtre (dont trois ont été jouées au Centre d'essai de l'Université de Montréal et l'autre au Cégep du Vieux-Montréal) et de plusieurs publications (quelques-unes parues aux Éditions Guérin), il détient un certificat en création littéraire de l'Université du Québec à Montréal. Avec son premier recueil de nouvelles, *Traversées de nuit*, il nous convie à un rendez-vous réussi; empruntant des avenues familières, il décrit un monde intérieur riche d'expériences diverses et de parcours implacables mais dénués de condescendance.

Dans la première nouvelle, intitulée « L'étreinte », deux êtres très limités dans leurs gestes amoureux parviennent à se rejoindre maladroitement et à laisser éclater leur jouissance dans une apothéose de plaisir partagé: ce défi-là a vraiment quelque chose de jubilatoire. L'évasion peut aussi devenir un point d'ancrage de la folie. Les personnages de « La piste des rivets » en font la triste expérience au cours d'une expédition tragique. La découverte de forces obscures déclenche une panique compréhensible quand la mort revêt l'aspect d'une invitation presque irrésistible; la peur de céder à la déraison s'installe progressivement et se transforme en obsession. De sombres pensées traversent l'esprit dérouté du narrateur qui cherche désespérément une échappatoire lui permettant de lutter pour sauver sa peau. Décidera-t-il lui-même de son sort ou s'en remettra-t-il au destin? Agir contre son gré n'est certes pas souhaitable.

La nouvelle « Marie en cage » illustre bien la détresse psychologique ressentie par une jeune patiente, à la suite d'un viol

dénoncé. Malgré sa tentative de briser sa prison intérieure pour trouver du réconfort, son entourage choisit de se réfugier dans le silence, en niant ce fait inconcevable. La tenue d'un procès ne modifiera rien et le corps blessé dans sa chair n'aura droit à aucune consolation. Les interrogations sans réponses font également partie du cheminement terrestre : « Pourquoi m'a-t-on mis sur cette planète insignifiante et brutale ? » (p. 58) ; « Qui a bien pu me jeter sur cette terre de sang ? » (p. 59), ainsi que la résignation : « Le temps passe et rien ne change. » (p. 59) et la constatation d'un échec : « [...] j'ai tout manqué, tout raté. En toute chose, je suis absent. » (p. 60) ; « Il n'y a plus aucun espoir, j'en suis cruellement conscient. » (p. 61)

Il faut beaucoup de courage et d'humilité pour admettre les failles de l'être humain en proie à des sentiments de perte, d'inutilité, de tristesse et de solitude. Grâce à son don aigu de l'observation, Claude Messier analyse sans complaisance les travers de l'existence en accord avec ses propres perceptions, celles-là mêmes qu'il doit affronter quotidiennement pour survivre dans un monde différent du sien. Ce très fort désir d'appartenance lui sert d'ailleurs tout naturellement de port d'attache. Refusant de s'attarder sur sa condition, il préfère étaler sa joie de vivre en confiant aux mots un rôle protecteur, ces mots qui l'attirent et le guident dans un espace parsemé de rêves épisodiques ; tant pis si la réalité dévoile des vérités intolérables, il faut à tout prix savoir tirer parti des difficultés inhérentes au genre humain, parce que la vie, finalement, a toujours le dernier mot.

Une lecture propice à la réflexion et dont j'associe la sensibilité des propos, écrits dans un langage simple mais touchant, à une citation du poète français René Char que j'affectionne particulièrement : « La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil. »

Marie-Josée Rinfret